

Les rues  
leur histoire

## La rue Marcel Hirribaren



**Le 13 juillet 1963, le Conseil municipal présidé par Pierre Larramendy, « désireux de conserver dans la mémoire des Luziens le souvenir d'hommes éminents dont les activités ont profondément marqué l'évolution de notre ville », décida de donner « à la voie principale du lotissement Urquijo Baita, le nom de Marcel Hirribaren », maire de 1929 à 1935.**

Les élections municipales de 1929 ramenèrent à la mairie plusieurs conseillers municipaux de l'équipe d'Auguste Rousseu, battus aux élections de 1919. Bien que réélu, avec quelques-uns de ses fidèles, dont André Petit de Meurville, Adrien Barnetche dut céder le fauteuil de maire qu'il occupait depuis dix ans, à l'un d'eux, Marcel Hirribaren, ingénieur des Chemins de fer à la retraite, né à Ciboure en 1864. (Voir *Berriak* 53) Devenir premier magistrat de la ville, ce 26 mai 1929, était un honneur, mais la fonction n'allait pas être pour le nouveau maire une sinécure. La crise économique mondiale, commencée quelques mois plus tôt, avait atteint la cité : les hôtels, qui se plaignaient de la baisse de fréquentation des touristes, les usines de conserves de poissons, dont les commandes diminuaient, débauchaient des employés, les bateaux de pêche, qui ne pouvaient écouler toutes leurs prises, restaient plus longtemps au port : le chômage était en forte augmentation. Le nouveau maire était bien conscient de la tâche qui l'attendait. Dans son discours d'investiture, après avoir courtoisement remercié son prédécesseur pour son administration de la ville pendant une décennie, il prévint ses collègues des difficultés qui les attendaient. « *Le développement rapide de Saint-Jean-de-Luz, leur dit-il, va continuer à réclamer de son édilité des efforts soutenus, toujours croissants* ». S'il prévoyait de mener à leur terme « les projets élaborés » par le précédent Conseil municipal, et s'il était favorable à de « nouvelles réalisations », le premier magistrat s'engageait « à essayer de ne pas charger le fardeau » de ses concitoyens. Parmi les projets plusieurs fois étudiés et n'ayant jusqu'alors pu être menés jusqu'à leur terme, l'équipe de Marcel Hirribaren trouva le dossier concernant le déplacement de l'abattoir et celui de la construction d'une nouvelle école de filles et d'une école maternelle. Ce fut la fermeture d'une usine de conserves de sardines, au quartier Fargeot, qui permit de trouver les terrains nécessaires pour y déplacer l'abattoir mais aussi le foirail, « *au mieux des intérêts de la ville dans une zone industrielle* ». La municipalité acheta, le 4 décembre 1931, malgré les protestations des syndicats des marins et des armateurs de chaloupes de pêche à vapeur, cette usine, de 5168 mètres carrés, fermée depuis quinze mois, et qui travaillait « au ralenti » depuis deux ans. (Ce n'était, hélas, pas la seule : pour l'année de pêche 1931-1932 quatre usines cessèrent leur fabrication). À la fin de 1932 les travaux étaient terminés : le foirail fut inauguré le 30 décembre et l'abattoir le 1<sup>er</sup> janvier 1933.

Le déplacement du foirail libéra, enfin, un emplacement convenable pour reconstruire l'école des filles. Ce projet, qui datait depuis 1914 et avait été repris vers 1928, n'avait pu aboutir, les propriétaires des terrains nécessaires pour construire le bâtiment, en face de l'école des garçons, boulevard Victor Hugo, refusaient de les céder, malgré les menaces d'expropriation. Marcel Hirribaren proposa « *la place du foirail, d'une contenance de 2845 mètres carrés qui correspondait au but recherché : groupe scolaire vers l'agglomération, proche de l'école des garçons* », qui avait surtout l'avantage de ne rien coûter puisqu'elle appartenait à la commune. Les architectes luziens Duclonier et Gelos, ayant gagné le premier prix au concours ouvert en vue de la construction, furent chargés des travaux de ce vaste bâtiment, qui accueillit ses premiers élèves le 1<sup>er</sup> octobre 1934.

Avec la construction du pavillon de la poissonnerie (1932) et celle de la poste, à l'angle du boulevard Victor Hugo et de la rue Chauvin Dragon, qui, nouvellement établie, permettait la jonction entre la rue Jaureguiberry et le boulevard Victor Hugo, le quartier, que l'on appelait encore le quartier du Marais, venait de prendre l'aspect que nous lui connaissons de nos jours.

L'activité économique de la cité diminuant chaque année et le nombre de chômeurs augmentant, il fut décidé de créer des chantiers communaux, où pourrait être employée « *de la main d'œuvre sans spécialité* ». À partir de 1931, les chômeurs luziens, de plus en plus nombreux, furent chargés de travaux d'assainissement de la ville et, dans le courant de l'hiver 1931-1932, du prolongement du seuil de garantie qui, jusqu'alors, se terminait au Flots Bleus.

Achévé à la fin du printemps 1932, ce nouveau tronçon du seuil de garantie fut inauguré pour les fêtes patronales de la Saint Jean. Bien que l'époque ne fût guère propice aux réjouissances, la municipalité avait invité, par l'intermédiaire du riche industriel belge, le Chevalier Firmin Van Bree qui résidait depuis quelques années dans la cité, une reine de beauté, miss Belgique, récemment élue miss Univers. Ce dimanche 26 juin, une foule nombreuse d'officiels et de badauds se pressait autour du maire, qui allait couper le ruban symbolique, et de la miss, « *ravissante dans une robe de mousseline de soie verte ornée de motifs fleuris, coiffée d'un chapeau aux larges ailes* ». Dans son allocution, Marcel Hirribaren n'omit pas de mentionner que les travaux de prolongement de cette belle promenade jusqu'aux falaises de Sainte-Barbe, que les Luziens et leurs hôtes désiraient depuis longtemps, avaient été entrepris pour « *pallier aux effets du chômage* ».



Malgré ce rappel, ces trois jours de fête furent une réussite. Pour la première fois les vieux édifices, fierté de la ville, furent illuminés, « *les façades de l'église, de la maison Louis XIV, du Château de l'Infante sortaient de la nuit sous l'effet de puissants réflecteurs* ». La Miss eut un programme chargé. Outre l'inauguration du nouveau tronçon de promenade, elle assista aux feux de la Saint-Jean, au concert de l'harmonie municipale, à plusieurs réceptions données en son honneur, au Café de Madrid, au Bar Basque, à Socoa où elle fut invitée par les membres du Yacht-Canot-Club Basque ; le lundi elle assista à une partie de pelote au fronton des Grandes Allées où elle queta pour la Caisse des mutilés, et avant de partir elle déposa une gerbe au pied du Monument aux morts. La presse locale loua la grâce et la « *rayonnante beauté de la miss* ».

En 1931 et en 1933, au moment des fortes marées, le quartier Errepera fut inondé. La crue de juin 1933 fut catastrophique, les flots ravagèrent le lotissement Fargeot, et les terrains voisins, emportant la digue de protection. La municipalité décida de la faire reconstruire par les chômeurs résidant à Saint-Jean depuis au moins un an.

La digue terminée, la Commission du chômage, « *considérant pour la commune l'obligation de poursuivre son œuvre de secours aux chômeurs* », demanda à la municipalité de prévoir « *des chantiers d'hiver où seraient réalisés des ouvrages qui permettraient d'utiliser un effectif moyen de 65 hommes par jour, mais sans doute plus* ». Parmi ces travaux furent programmés des réfections d'égoûts, de canalisations d'eau et de chaussées et la création d'un Parc des sports.

Pour financer ces chantiers il fallut emprunter. Boucler le budget devenait un exercice difficile.

En 1934, les prévisions des recettes et des dépenses ordinaires firent ressortir un déficit tel que plusieurs mesures draconiennes furent décidées pour le combler. Deux d'entre elles furent particulièrement mal accueillies : la révision des salaires des ouvriers municipaux, qui seraient harmonisés avec les salaires des ouvriers de l'industrie privée et la réduction des taux des salaires de 2% sur tout traitement et indemnités versés par la ville à ses fonctionnaires. Trois conseillers votèrent contre : messieurs Barnetche, Magnès et Petit de Meurville. Une fois de plus on eut recours à un emprunt... Autre sujet d'inquiétude pour la municipalité : la dégradation du climat politique avec les répercussions de l'affaire Stavisky, (Alexandre Stavisky venait souvent à Saint-Jean-de-Luz), et la montée de l'extrême droite.

Aux élections de mai 1935, seuls deux conseillers de l'opposition, messieurs Denis et Petit de Meurville furent réélus. Marcel Hirribaren, après avoir installé les nouveaux conseillers, leur souhaita « *bonne chance, pour vous-mêmes et pour les Luziens dont vous allez assumer la gestion* ». Ce fut un général à la retraite, Henri Lambrigot qui devint maire. Outre le problème du chômage toujours récurrent, Henri Lambrigot eut à gérer l'afflux des réfugiés fuyant la guerre civile en Espagne, l'exode des soldats et des civils français en 1940 et l'occupation allemande jusqu'en 1944. Marcel Hirribaren, qui mourut en 1951, ne dut pas regretter d'être redevenu un simple citoyen !

Pierrette Bruyères